

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le séparatisme à la manière d'un romancier providentialiste *Pour la Patrie (1895)*

René Dionne

Numéro 2, mai 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dionne, R. (1976). Le séparatisme à la manière d'un romancier providentialiste : *Pour la Patrie* (1895). *Lettres québécoises*, (2), 21–23.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le séparatisme à la manière d'un romancier providentialiste

Pour la Patrie (1895)

Rééditer *Pour la patrie* de Jules-Paul Tardivel, comme vient de le faire de très belle façon John Hare¹, c'est ressusciter une oeuvre tout droit et tout entière sortie du climat fin de siècle que nous avons évoqué en conclusion de notre article précédent sur Laure Conan². Cependant, si les deux écrivains puisent leur inspiration à la même double source: la patrie et la religion, il arrive que leurs démarches empruntent des voies tout autant parallèles que tangentes.

Du côté du presbytère

Laure Conan, secrète et méditative, femme d'une société dominée par les mâles, cherche, à l'intérieur d'elle-même et dans la contemplation de ses héros romanesques, la voie du bonheur. L'ensemble de son oeuvre constitue une quête incertaine du paradis du coeur à l'ombre du devoir national et religieux accompli dans la résignation et dans l'espérance. Son instinct la portant à ne jamais dissocier la chair de l'esprit, la romancière souffre constamment du conflit qui oppose sa sensibilité à sa volonté; pour elle, il ne saurait exister de pays d'allégresse que terrestre et céleste à la fois.

Il n'en va pas tout à fait de même pour Jules-Paul Tardivel. Cet Américain, qui devient Canadien en adoptant comme patrie la langue française, n'appartient pas à la terre; il lui a manqué de connaître la famille d'ici, qui enracine l'enfant bien avant dans le vif du terreau national tout en l'enveloppant de langes

religieux qui l'emprisonnent pour un moment sans que jamais soit coupé pour autant le cordon qui le relie à la mère terrienne. Orphelin de mère à trois ans et presque aussitôt séparé de son père par le remariage de celui-ci, Jules-Paul est élevé par une tante dans le presbytère de son oncle curé; à dix-sept ans, il entre au Collège de Saint-Hyacinthe et ce sont d'autres prêtres qui continuent son éducation. Quatre ans plus tard, quittant le collège pour retourner dans sa patrie, il est déçu, scandalisé: les États-Unis, lui semble-t-il, sont dans un état de décomposition morale avancée; il revient donc en ce pays dont il a perçu ou conçu la santé à travers l'atmosphère religieuse d'un pensionnat clérical. Cette fois, Tardivel y vivra «dans le monde», un monde plutôt évangélisable qu'évangélisé, dont il apprend à reconnaître les faiblesses et les vices secrets tout en conservant de lui l'image première de pays catholique et français. Pendant des années, journaliste, il combat pour que cette image prenne de plus en plus corps dans la réalité sociale et politique. Et puis, un beau jour, sous quelque aiguillon, lui qui a combattu le roman, arme diabolique, s'en empare pour mieux faire passer son message. *Pour la patrie* paraît donc en 1895, précédé d'une préface qui justi-



M. JULES-PAUL TARDIVEL
Propriétaire de la *Vérité*, de Québec.

fie l'utilisation du genre romanesque: il s'agit de faire servir à bien ce qui a été jusque-là au service du mal, de «revenir à l'esprit des ancêtres» et de «remettre la religion partout à la première place», afin que, «l'amour de la patrie canadienne-française (étant) étroitement uni à la foi en Notre Seigneur Jésus-Christ et au zèle pour la défense de son Église», nous puissions «atteindre parmi les nations le rang que la Providence nous destine».

L'idée de pays

Laure Conan se cherchait elle-même, ici, en écrivant; Tardivel, lui, se cherche un pays, ailleurs, en prêchant. Elle était de notre race, humaine et soumise; lui, appartient à celle des dieux, étrangère et dominante. Les personnages de Laure Conan, choisis parmi ses contemporains ou empruntés à la belle mais dure époque de nos origines, habitaient leur corps et leur pays; ceux de Tardivel épousent son esprit dans un temps à venir et un espace à créer: la république de la Nouvelle-France en 1945.

Cette année-là, en effet, pour Tardivel qui écrit en 1895, le Canada arrive à un tournant de son histoire. Le lien colonial avec l'Angleterre est sur le point de se rompre et une nouvelle confédération va naître. Joseph Lamirande, chef nationaliste, décèle dans la nouvelle constitution que le premier ministre, Sir Henry Marwood (alias John A. Macdonald?), veut faire voter à la Chambre canadienne un danger pour la foi catholique de ses compatriotes et une menace pour sa nation. Le paravent du projet ministériel dissimule la vaste machination d'une société secrète diabolique, la Ligue du progrès de la province de Québec, qui ressemble comme une soeur à la franc-maçonnerie que Tardivel combattait depuis 1881. Par l'union législative cachée sous les apparences du statu quo, cette Ligue entend mettre sous la coupe d'un gouvernement fédéral fort et centralisateur le

peuple canadien-français; d'après elle, c'est à Ottawa que «la grande et décisive bataille doit se livrer contre la superstition et la tyrannie des prêtres»: l'adoption du statu quo marquera la fin du cléricanisme en ce pays.

Le moment choisi par Tardivel, l'année 1945-1946, est donc décisif; il pourrait être tragique. Il ne le sera pas, car, grâce à Dieu, l'odieuse machination sera découverte à temps et le statu quo refusé de justesse. La séparation du Québec aura donc lieu; Tardivel l'affirme, il ne le montre pas. L'on sait seulement, à la fin du roman, qu'il est quelque part une république de la Nouvelle-France, puisqu'il est fait mention de son existence. Mais qu'est-elle au juste? Quelles sont ses limites géographiques? Comment vivent ses habitants? Quelle est leur situation économique? Comment s'arrangent-ils avec les voisins qu'ils se sont donnés? De quelles nouvelles libertés jouissent-ils? Tardivel n'en a rien dit: il n'avait pas eu à faire avec le pays concret, mais avec son idée seulement. Du moment que l'idée triomphait, le pays se devait d'exister.

Nous touchons ici l'une des faiblesses du roman de Tardivel, comme de maint autre roman séparatiste: le manque à pouvoir imaginer de façon sensible un pays séparé. Tout se passe comme si, connaissant la lutte, l'on en peut parler, tandis que, ignorant ses résultats ultimes, l'on est incapable de les imaginer d'une manière tangible. Pour peu que l'on croie au rôle d'anticipation de la littérature, il y a donc fort à parier que, aussi longtemps que les littéraires n'auront pas réussi suffisamment à faire vivre leurs séparés dans un pays réel, de terres et d'eaux, de fois et de lois, de misères et de joies, de vies et de morts, il n'existera pas de séparation historique: l'on ne réalise que ses rêves ou ses images, pas ses idées.

Un roman ignatien

Et il se trouve que les personnages

de Tardivel n'ont pas d'images, mais des idées seulement. Bien plus, ils ne s'appartiennent pas; ils ne sont que des marionnettes entre les mains de leurs maîtres: Dieu et Lucifer. Esclave, en effet, Lamirande qui n'a de souci que pour une cause qu'il défend par devoir bien plus que par amour; esclave aussi, Montarval, président de la Ligue du progrès de la province de Québec, qui est venu de France en Canada pour accomplir une mission satanique; esclaves également, leurs partisans, comparses ou engagés, qui exécutent aveuglément les ordres transmis par ces deux intermédiaires des deux Au-Delà. Le combat, que paraissent se livrer les personnages du roman, n'a lieu vraiment qu'à un niveau plus élevé: dans le monde des éternels où le Dieu-Bien affronte depuis des temps immémoriaux, cosmogoniques ou bibliques, le Mal luciférien.

Au fond, si l'on y regarde bien, l'oeuvre de Tardivel n'a du roman nationaliste que les apparences, car elle repose fondamentalement sur une vision théologique du monde. La patrie n'est enjeu de la lutte que parce que la religion, ici, est en danger; que celle-ci se portât bien en Canada et il ne serait nullement question de la séparation du Québec. En sa structure et vision essentielle, en effet, le roman de Tardivel s'adresse directement des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola. Pour cet hidalgo, amateur de romans de chevalerie, le monde est un vaste empire que se disputent deux camps: celui du Christ et celui de Lucifer. Le premier et ses troupes se tiennent dans la région de Jérusalem, tandis que le second a son quartier général dans la région de Babylone. À partir de ces deux Cités, les chefs donnent des ordres et leurs soldats ou suppôts s'en vont de par le monde occuper toute place et tout coeur. Ainsi, le disciple du Christ, où qu'il soit, retrouve en face de lui, voire à l'intérieur de lui-même, les forces adverses, sataniques. S'il veut être fidèle à son Maître, il n'aura de cesse que ne s'instaure partout le règne de son Seigneur, dont le rôle rédempteur s'accomplit précisément dans la lutte contre Satan.

Cette vision cosmique d'Ignace de Loyola, Tardivel la connaissait bien, non seulement pour avoir fait les Exercices, mais pour en avoir lu ou entendu des commentaires qui l'amplifiaient et la concrétisaient, et ce sont ces derniers qu'il imite et prolonge ou actualise en appliquant cette vision au Canada français. Le volume débute par un prologue où l'on voit le luciférien Montarval recevoir à Paris-Babylone, au milieu de la fumée qui obscurcit, l'ordre d'aller abattre sur les bords du Saint-Laurent l'arbre de la Croix, étendard du Christ; les ordres suivants lui parviendront lors de réunions nocturnes et secrètes où le visage du suppôt reflète la trouble et terrible beauté de son maître. Lamirande, au contraire, est un être de bonté et de lumière. Ses ordres, il les reçoit directement de l'«Au-Delà» lui aussi, au moment où il prie et se résigne à faire la volonté du Seigneur Jésus-Dieu. Il est significatif que, en plein milieu du volume, c'est-à-dire au dix-septième chapitre d'un ensemble de trente-trois (les trente-trois ans qu'a vécus le Christ?), Tardivel conduise Lamirande auprès d'un jésuite, à la Villa Manrèse, et qu'il l'en fasse sortir, après une veillée d'armes ignatienne, confirmé dans le sacrifice qu'il a fait, au chapitre précédent, de la vie de sa femme sur l'autel de la patrie et prêt, dorénavant, à tous les sacrifices, sûr que la grâce ne lui manquera jamais. Au chapitre suivant, le romancier développe, par la bouche d'un prédicateur jésuite, l'allégorie ignatienne des «deux Étendards», celle-là même qu'illustre tout le livre.

À travers Montarval et ses comparses, Lamirande et ses amis, par les armes propres à chaque parti, ce sont les ténèbres qui affrontent la lumière. Il n'y a pas de voie moyenne: ceux qui se pensent neutres dans le conflit se trouvent à servir inconsciemment l'un ou l'autre des deux chefs; vient un moment, d'ailleurs, où la neutralité n'est plus possible, même apparemment: il faut se ranger dans l'un des deux camps, choisir, décider, être pour ou contre le statu quo, pour ou contre la séparation. À la fin, la lumière triomphe, comme il se doit, car Dieu n'a perdu, ne perd et ne perdra jamais une cause, et la séparation a lieu.

La victoire a cependant coûté cher en vies humaines. Lamirande a dû sacrifier tour à tour sa femme et sa fille avant de s'immoler lui-même sur le bûcher de la patrie. C'est au prix de sa vie que l'on assure le triomphe du Christ. Heureux les victorieux: ils goûtent la récompense céleste éternellement; malheur aux vaincus, si à l'instar de Ducoudray, secrétaire québécois de la Ligue satanique, ils ne se convertissent et ne rachètent par leur mort leur vie au service de Lucifer; malheur surtout aux affidés de ce dernier, s'ils perdent: c'est l'assassinat, le suicide ou la folie qui les guettent et la mort éternelle.

Pour Ignace de Loyola, cette vision agonique n'est pas que cosmique, elle est surtout intérieure; elle acquiert ainsi une dimension personnelle qui l'approfondit et lui confère une grandeur tragique. Chez Tardivel, cette dimension fait défaut; la lutte est presque tout extérieure, horizontale: le combat politique est mené pour le compte de ces autres que sont Dieu et Lucifer, lesquels s'avèrent, en définitive, les protagonistes du drame. Mais parce que la

présence de ces derniers ne se fait sentir qu'à travers des porte-parole désincarnés, *Pour la patrie* tient davantage de l'essai que du roman par le fond et le ton et du récit merveilleux par ses «dei ex machina», sources d'incohérences et d'in-vraisemblances. Il n'en révèle pas moins, sans fard, une façon de penser et de voir qui menace toujours de nous détruire comme elle a miné le monde et le roman de Jules-Paul Tardivel: la lumière de la grotte de Manrèse, tout comme celle de la grotte de Platon, se mesure davantage à l'aune de nos ombres et de notre imagination qu'à l'empan de notre intelligence et de nos volontés. Nos idées se figent et meurent, squelettes «polis et repolis sans cesse»; nos images s'animent et s'incarnent, luxuriantes, pour la naissance du monde. Tardivel, hier, nous a légué des idées, tombeaux des rois; Miron, aujourd'hui, nous rapaille des images, «courtepointes». Le pays pourrait naître demain.

René Dionne

1. Jules-Paul Tardivel, *Pour la patrie* (roman du XXe siècle). Présentation par John Hare. Collection «Les Cahiers du Québec (textes et documents littéraires)», 19. Montréal, Hurtubise HMH, 1975, 271 pp.

2. *Les Lettres québécoises*, vol. 1, no 1, (mars 1976): 19-21. Nos lecteurs auront sans doute remplacé dans cet article «la douleur» par «le bonheur», à la page 20, 4e ligne au bas de la col. 3: «tous deux affirment ainsi leur foi dans le bonheur qui leur viendra du service de la patrie».